

Délivrer une bataille

*« Ils passaient par là en phalange, Apollon, en tête,
Secouant l'égide précieuse ; il cassa le mur des Achéens,
Très facilement, comme un enfant sur le sable de la mer ;
Ce que pour jouer il a construit dans sa candeur,
Il le détruit avec les pieds, avec les mains, en se jouant. »*

L'Iliade, Chant XV



Diedendorf, le 15 mai 2018.

1. Metz

Au printemps 2011, assis sur un monticule de terre au milieu d'une friche face au Centre Pompidou, je jetais des pierres à portée de main dans une flaque en contrebas. Le geste s'improvisait, je m'en tenais à sa gratuité. La terre était à cet endroit une paume ouverte, l'eau s'y attardait un peu le temps qu'il fallait : elle reflétait un morceau de ciel, lavait quelques oiseaux puis pénétrait le sol.

La flaque explosait à chaque pierre lancée. L'impact dispersait quelques gouttes et, comme par revanche, l'eau rescapée avalait jusqu'à plus soif les projectiles successifs. Le flanc de quelques pierres trop bourratives pointait en surface et dessinait une construction hasardeuse et précaire refusant l'immersion. Pour jouer. Tout était normal. De ce moment, il résulte une vidéo d'une vingtaine de minutes, un court texte et un titre : *Faire pousser des ruines*.

Aujourd'hui, la friche, sa terre et sa flaque ont accouché d'une architecture qui s'accorde mieux au paysage alentour, plus ambitieuse et pérenne que l'empilement de quelques pierres irrégulières. Un bâtiment commercial sûr de lui construit en chiffres et en superlatifs, trop lourd pour laisser respirer l'autonomie des gestes fragiles. Des pierres y subsistent, toutes propres et lisses au sommet des pots de fleurs. L'eau tourne en rond dans des pompes qui l'enguirlandent ; les fontaines font oublier l'incertitude des flaques. Les possibles aussi tournent en rond, recroquevillés jusqu'à se mordre la queue. Ici, les chemins sont innombrables mais drainent vers une même pratique du monde en forme de cul-de-sac.

Se dégager du cul-de-sac, c'est peut-être commencer par quitter les plafonds prétentieux et les lumières éteintes pour s'abriter sous le ciel ouvert. Là, dehors, à découvert, enfin vulnérable, nous pourrions chercher une position, entre le musée et le supermarché, une manière de toucher les choses qui ne consiste ni à les empailler ni à les consommer. Tourner le dos au surplomb des édifices qui écrasent et s'écrouleront avec fracas, baisser les yeux sans courber l'échine et redécouvrir notre propre hauteur, notre poids et la terre trop loin sous nos pieds. Creuser alors, à travers le béton et notre subjectivité. S'éprouver, se trouver enfin, puis lever le bras pour toucher d'abord et s'accrocher ensuite à la possibilité d'agir à notre échelle. Ouvrir dans le monde les conditions de l'expérience du monde, du contact brut et considéré, sans filtre, neuf et attentif. Tisser des liens. Tendre des fils. Tenter l'équilibre. Vivre en funambule.

2. La cathédrale et l'aborigène

Tenter l'équilibre.

Dans les mythes aborigènes, le monde vient au monde à l'appel chanté des ancêtres, au Temps du Rêve. Chacun d'entre eux arpente une même plaine infinie et s'ouvre un chemin par le chant. Par le chant, il nomme les rochers, les collines, les arbres, les rivières, ... et ce qu'il nomme advient, il donne forme aux choses. La Terre se dessine ainsi à travers la voix des ancêtres chantant leurs histoires, leurs périples à la surface d'une planète qu'ils ont simultanément façonnée et éprouvée pas à pas.

Ces chants se transmettent, chaque aborigène en mémorisant une portion dont il est le gardien ; ils tiennent le monde. Connaître le chant, c'est posséder un morceau du pays. Le chanter, c'est à la fois maintenir le monde tel qu'il fût créé au Temps du Rêve et se l'approprier. Appropriation qui n'est pas une exploitation mais une sauvegarde respectueuse et responsable de ce qui fût conçu, qui subsiste aujourd'hui et qui, de ce simple fait, nous subjugué.

Chaque zone du continent, avant même d'être une surface, est un événement du Temps du Rêve. Chaque aspérité est l'empreinte d'un ancêtre qu'il faut préserver. Dès sa naissance, le moindre recoin du monde est habité culturellement par des histoires auxquelles il s'agit de rester fidèle. Habiter, alors, ce n'est pas amputer un rectangle de terre pour lui substituer une dalle en béton qui supportera la pesanteur d'une maison ; c'est perpétuer ces histoires. Ce n'est pas aménager le territoire, le saturer d'infrastructures mais, sans rien déranger, lui donner ce qui lui revient : un sens mémorable.

C'est là le chemin approximatif que je parviens à me frayer à travers la densité d'une culture où chaque femme, chaque homme provient, active et prolonge la terre. Où depuis l'origine, l'Homme coopère.

Il y a quelques années, lors de sa visite à Metz, une aborigène racontait que, face à la cathédrale Saint-Étienne, elle avait compris pourquoi nous ne pouvions comprendre sa culture. Elle suggéra que nous progressions dans un rapport au monde où il s'agissait de construire quelque chose qui puisse nous survivre, quand pour sa part « elle était animée par une volonté de tellement vivre en harmonie avec son environnement qu'elle ne voulait y laisser aucune trace »¹.

Ne plus laisser de traces, construire autrement, ne pas assujettir mais se confondre, c'est d'abord une sagesse que nous n'avons pas. C'est encore une direction que, malgré le triste encombrement du globe, nous ne sommes ni prêts ni invités à prendre. C'est pourtant, peut-être, aujourd'hui particulièrement, un moyen singulier de faire fructifier nos vies et de maintenir le monde habitable.

1. Propos rapportés par la réalisatrice Magali McDuffie lors de la rencontre *Songlines, ou les mondes peuplés de forces*, juin 2012, Frac Lorraine, Metz.

3. Les lances de Nullarbor, les boucliers d'Ostie

Dans le sud australien, la plaine de Nullarbor a l'allure assurée et prometteuse d'un monde d'avant le monde. Ce qu'elle aurait d'ailleurs pu devenir, ayant passé le courant des années cinquante au cœur des explosions nucléaires britanniques qui ont emporté la terre et accidentellement des aborigènes à Maralinga. Nullarbor est une vaste étendue plane et monotone, rigide et sèche sur un millier de kilomètres de long, une vieille page laissée en grande partie vierge dont les bords se déchirent en falaises abruptes qui cognent contre l'océan indien.

Selon les aborigènes, ces falaises furent formées au Temps du Rêve par les ancêtres qui fuyaient l'invasion des eaux. L'océan dévorait progressivement les terres et pour cesser de fuir, aidés de leurs lances, les ancêtres firent barrage aux inondations en érigeant les falaises.

De lances et de barrages, il est peut-être aussi question chez les Saliens, quelques siècles avant notre ère. Ces prêtres romains voués au culte de Mars étaient chargés de la garde de douze boucliers sacrés. Chaque année, à l'inauguration de la saison guerrière, les boucliers étaient exhibés au cours d'une procession faite de danses et de chants liturgiques dans les rues de Rome. Les prêtres portaient les boucliers et les frappaient de leurs lances, le son des chocs précédait leurs pas à travers la cité.

Dans *Les Barrages de sable*, Jean-Yves Jouannais explique, postule ou invente, que cette procession s'achève au bord de la mer Tyrrhénienne, là où Énée, fuyant Troie défaite, débarqua pour fonder ce qui deviendrait Ostie, le port de Rome. Sur la plage, en l'honneur d'Énée et face à Poséidon, les prêtres

« plantent les boucliers dans le sable, face à la marée et les recouvrent à mi-hauteur de sable. Ils chantent : "Nous, prêtres saliens, construisons des barrages sur le rivage." »¹

Pour Jouannais, c'est là l'origine des barrages (ou châteaux) de sable, ces constructions de l'enfance érigées face à l'océan pour une lutte dont l'issue ne fait aucun doute, pour cette envie étrange d'assister au spectacle d'une destruction. Dès lors, c'est de guerre dont il est question, d'une bataille perdue d'avance jouée chaque été sur les plages du monde. Une bataille livrée pour et contre la marée.

Combattre pour et contre à la fois, c'est posséder au plus profond de soi la certitude qu'en tout combattant habite un combattu. C'est tricher au jeu de la guerre, la retourner et désirer la défaite. C'est songer que chaque partie ne fabrique que de faux vainqueurs mais qu'il existe un espace fragile en équilibre entre toutes les évidences où nous pouvons aspirer à être des vaincus victorieux. Et délivrer des batailles.

1. Jean-Yves Jouannais, *Les barrages de sable : traité de castellologie littorale*, éditions Grasset, 2014, p. 201.

4. Les crues

Je reviens à Metz. Je recherche mes pierres jetées sept ans auparavant et le sol qui les accueillait. Cette terre je la retrouve, extraite à la Terre et déportée de quelques centaines de mètres, le ventre à l'air au milieu des bulldozers. J'en prélève un peu et la compresse telle qu'elle est dans le creux rectiligne d'un moule bricolé. Je fabrique des briques. En terre crue, maladroites et fragiles. Pour jouer, peut-être, encore une fois. Et parce que même si plus rien n'est à bâtir, il reste à se réapproprier l'acte.

Nous sommes plusieurs désormais, nous empilons les briques. Ensemble, nous érigeons une tour qui n'est peut-être qu'un cairn, qui pourrait être une falaise australienne, qui pourrait être un barrage pour Énée. Dans nos mains, les briques s'effritent déjà et ce n'est pas grave. Nous construisons pour faire exister un geste. Pour faire groupe. Pour la disparition aussi. Cet empilement qui s'élève et s'ébranle en bordure de Sarre, c'est une manière de rendre au sol ce dont l'avait délesté le plan local d'urbanisme et les pelles mécaniques ; une partie de lui-même.

Face aux bétonneuses, nous avons essayé de donner le change, en amateur et à notre échelle. Restera un temps cette offrande ridicule livrée en résistance, une tour mal ébauchée qui attend les fortes pluies et les inondations d'automne. Parce que les marées sont timides, que l'océan est décidément trop loin.

Si j'ai forcé les rencontres, si des prêtres saliens finissent par façonner les falaises de la grande baie australienne et

si l'Australie navigue entre l'Illiade et l'Énéide en pleine méditerranée, c'est pour finalement atteindre une destination modeste, une idée que je pressens et en laquelle je voudrais croire :

Dans cette fausse tour, dans ces barrages construits de nos mains et abandonnés aux marées où Jean-Yves Jouannais a vu la guerre, il y a peut-être aussi l'écho occidental d'un rêve aborigène. Une manière enthousiaste et désespérée, paradoxale, de construire pour ne pas laisser de traces. Dans ces mythes sans âge loge peut-être une possibilité réjouissante et ressourcée de l'avenir. Un rêve et un conseil, donc.

Et parce que, justement, il s'agit de sources et d'un retour à elles, parce que ce chemin qui remonte les rivières nous ne l'empruntons pas, il se peut que les sources dégorgent sur nos paliers trop propres et qu'il nous faille alors entendre ce que raconte une terre inondée. Elle porte à nos pieds la voix des sols qu'on étouffe et, au milieu de tout ce que nous avons oublié, nous rappelle que si la Terre agonise, elle n'est pas morte et bouge encore. Ce que hurlent les crues, c'est le frémissement miraculé du monde.

Guillaume Barborini, mai 2018

Ce texte était proposé pour l'exposition *Les Crues de Saravi*, Diedendorf, 2018.